

Émerger

Patrick Poirier

Numéro 214, mai-juin 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, P. (2007). Émerger. *Spirale*, (214), 37–38.

Émerger

Anger is an energy.
Anger is an energy.
Anger is an energy.
Anger is an energy.

« Rise », Public Image Limited

par PATRICK POIRIER

La plupart des médias en ont fait l'annonce avec leur coutumier sens de la mesure, jugeant à l'aune de l'Histoire la « déferlante » adéquate qui s'est abattue sur le Québec le 26 mars dernier. L'hystérie aura été toute diluvienne, empruntant à l'imaginaire biblique un discours apocalyptique qui a conféré à la « vague » adéquate l'impact des « tsunamis », « raz-de-marée » et autres catastrophes dignes des scénarios hollywoodiens de fin du monde. Bernard Derome lui-même ne s'y est pas trompé : « C'est le monde à l'envers », a-t-il répété ce soir-là, visiblement ébahi, ébaubi, « c'est le monde à l'envers ». On a tôt fait, dès le lendemain, de spéculer sur les raisons qui pouvaient expliquer la prodigieuse crue de la Rivière-du-Loup. Emporté par la débâcle, le Parti québécois, s'est-on plu à affirmer, non sans amertume, non sans ressentiment, n'aurait été, à l'évidence, que le parti d'une génération, légitimant ainsi et confirmant une fois pour toutes, avec une délicate ironie, la superbe des *baby-boomers* et la devise qu'on leur a toujours prêtée : « *Après nous le déluge!* » Ne parlera-t-on pas désormais d'un « avant » et d'un « après » mars 2006, comme l'ont claironné le plus sérieusement du monde certains commentateurs de la scène politique, conférant par là même à Mario Dumont — à qui ne manque plus que la barbe de Victor-Lévy Beaulieu — la stature d'un nouveau patriarche, néo-Noé assurant la suite du monde, portant fièrement sur les terres inondées du Québec les justes promesses d'un « nettoyage » longtemps attendu, d'un « renouveau », d'une « modernisation » du Québec, d'un « vrai changement » ?

Tout cela serait risible si ce n'était profondément déprimant. Car se profile, en filigrane, une interprétation, une lecture qui fait porter l'odieux ou le mérite des résultats du 26 mars dernier à la « génération post-souverainiste », pour reprendre ici le titre de l'article que signait Guy Laforest dans *La Presse* au lendemain des élections. « *Notre XXI^e [siècle] politique commence ce matin* », concluait-il fièrement, comme s'il descendait de l'Arche, optimiste, sans doute, à l'idée que « *L'âme de l'ADQ se trouve du côté d'une génération née au temps de la Crise d'octobre* ». Ces « *Filles et fils de l'échec de Meech* » auraient des « rêves », écrit-il, mais certainement plus celui de la « *génération qui a fondé le PQ* », ce « *rêve souverainiste* » qui aura été « *l'élixir de leur jeunesse et l'idée-force de leur vie adulte* ». Un vieux rêve étioilé, semble-t-il, antédiluvien, un rêve, à tout le moins, qui aura « *plutôt mal vieilli* » et qui « *paraît plus irréalisable que jamais* ». Aussi les membres de cette génération déçue doivent-ils « *reconnaître que l'on peut rêver autrement et qu'il y a plusieurs avenir possibles pour le Québec* », écrit Laforest. « *Parce que les membres de cette génération pèsent lourdement sur notre destin, je souhaite qu'ils écoutent le Québec qui a élevé l'ADQ au statut de grand parti politique.* »

Il faudrait trouver à rassurer Guy Laforest, comme tous ceux et celles qui se bercent de l'illusion que les générations X et Y, ces héritiers de tous les échecs, aient pu, de leur poids démographique, jouer un rôle déterminant aux dernières élections et contrebalancer, si ce n'est contrecarrer, le vote de leurs aînés. C'est là prendre ses rêves pour la réalité. C'est en tout cas

chercher à faire de l'ADQ le parti d'une nouvelle génération et lui donner la caution de la jeunesse (de toute la jeunesse), la légitimité des héritiers à qui appartiennent les promesses de l'avenir, quand bien même le parti serait-il tout entier tourné vers le passé. C'est une vue de l'esprit, une construction de l'imaginaire qui fait des dernières élections le théâtre et la scène d'un conflit générationnel qui n'a pas eu lieu, qui n'a pas encore eu lieu. Il y a d'ailleurs quelque indécence à souligner combien pèse « *lourdement sur notre destin* » la « *génération la plus nombreuse au Québec* » et dire souhaiter, du même souffle, presque inquiet, qu'elle soit à l'écoute d'un Québec ayant élevé l'ADQ à son statut actuel (il serait peut-être sage, à ce titre, d'attendre que l'ADQ constitue un semblant de programme politique avant de lui conférer le statut de « *grand parti* »). Si Mario Dumont peut aujourd'hui se féliciter d'être à la tête de l'opposition officielle, c'est à l'évidence parce que, de tout son poids, aura pesé dans la balance le vote d'une partie de ceux et celles « *qui avaient entre 15 et 30 ans en 1968 lorsque René Lévesque fonda le PQ* ». Que le Parti québécois soit le parti d'une seule génération, comme le laisse aussi entendre l'article de Laforest, rien ne permet encore de l'affirmer. La retraite, dont se prévalent peu à peu les premiers *baby-boomers*, ne leur retire pas, aux dernières nouvelles, le droit de vote... Si, malmené par la grande marée adéquate, le navire du Parti québécois a pris l'eau, c'est aussi parce qu'une proportion suffisante de *baby-boomers* l'aura sabordé aux dernières élections, lui préférant, pour certains, le discours réactionnaire et l'idéologie d'une droite qu'hier encore, au côté de Victor-Lévy Beaulieu, elle vouait aux gémonies. Est-il seulement besoin de souligner tout le ressentiment, l'amertume, la déception qui ont motivé cette mutinerie ?

En cherchant ainsi à opposer au rêve des *baby-boomers* celui des générations X et Y (en supposant d'emblée que se pose aussi simplement un tel rapport conflictuel), on occulte peut-être l'essentiel : si le rêve souverainiste s'étiole, ce n'est pas nécessairement parce que l'on assiste à un changement de garde, à la substitution d'un rêve politique pour un autre (on serait d'ailleurs en peine de trouver la part de « rêve » dans le programme de l'Action démocratique du Québec). Ce que sous-tend un tel raisonnement, c'est que les générations X et Y seraient déjà responsables de l'état du paysage politique qu'on leur laisse en héritage, que leurs « jeunes » rêves, leurs nouveaux projets de société seront toujours déjà venus à bout du rêve souverainiste et de l'idéal social-démocrate qu'aura tant bien que mal, et autant que faire se peut, incarnés le parti de René Lévesque au cours des quarante dernières années. Ce serait, là encore, opérer une fois de plus un « *glissement symptomatique* », pour reprendre ici les termes de la réflexion qu'élabore

Nicolas Lévesque dans « Génération Hamlet », un déplacement douteux faisant porter à la relève — pour le meilleur ou pour le pire — une responsabilité qui ne saurait être immédiatement la sienne. C'est un semblable glissement qui est à l'œuvre lorsque l'on dénonce l'incompétence des jeunes enseignants, la piètre qualité de leur français, mais sans formuler quelque critique que ce soit à l'égard de ceux et celles qui les ont formés; lorsque, de même, on désespère de l'inculture de la relève à qui on a refusé ou omis de transmettre les référents d'une culture commune (quoi de plus pervers que de truffier son discours de références grecques ou latines et de se désespérer de l'incompréhension de ceux et celles à qui on a décidé de ne plus enseigner ces langues). « *Après nous le déluge!* », certes, mais quel borborygme sans nom tout cela laisse-t-il parfois lorsque se retirent les eaux... quelle colère pour ceux et celles qui cherchent à émerger.

* * *

Se lever, émerger, prendre la parole : c'est là, précisément, ce qu'appelle pour sa génération Catherine Morency dans la présentation du collectif qu'elle dirige aux Éditions Nota bene, *La littérature par elle-même*. C'est par cette image forte, où point la colère, qu'elle met en scène la démarche d'un groupe de jeunes chercheurs qui, plus de quarante ans après l'enquête réalisée par André Brochu et l'équipe du *Quartier latin* auprès d'écrivains et d'intellectuels de l'époque, ont décidé à leur tour de solliciter leurs contemporains. L'effet de miroir est fascinant et les questions posées aux deux groupes sont-elles-mêmes emblématiques de l'incroyable distance qui sépare l'un et l'autre projet.

On lira encore avec énormément d'intérêt les textes que signèrent, en 1962, Gérard Bessette, Pierre de Grandpré, Jacques Ferron, André Langevin, André Laurendeau, Albert Le Grand, Jean Ménard, Jean-Guy Pilon, Gabrielle Roy, Yves Thériault et Paul Wyczynski en réponse à la question : « *Quelles sont les conditions nécessaires au développement d'une littérature canadienne-française authentique? Quels éléments dynamiques en assurent la vie et l'évolution?* » La richesse des réflexions de ces figures marquantes de l'histoire littéraire et intellectuelle du Québec justifie à elle seule la réédition de ces textes. On appréciera sans doute pour de tout autres raisons les interventions des onzes auteurs et intellectuels à qui l'équipe de Catherine Morency a soumis la question suivante : « *Au Québec, à quelle(s) responsabilité(s) la littérature est-elle aujourd'hui conviée?* » Non que les textes ici signés par Marie-Claire Blais, Ying Chen, Gilles Cyr, Suzanne Jacob, André Major, Catherine Mavrikakis, Pierre Nepveu, François Ricard, Yvon Rivard et Larry Tremblay fassent pâle figure aux côtés des réflexions de leurs prédécesseurs (celui de Pierre Nepveu, « *La fin des illuminations* », outre qu'il soit d'une générosité exemplaire, élabore une réflexion exigeante et sensible sur la responsabilité de l'écrivain), mais le discours de cer-

***Ce que sous-tend un tel raisonnement,
c'est que les générations X et Y seraient
déjà responsables de l'état du paysage
politique qu'on leur laisse en héritage,
que leurs « jeunes » rêves, leurs nouveaux
projets de société seront toujours déjà venus
à bout du rêve souverainiste et de l'idéal
social-démocrate qu'aura tant bien que mal,
et autant que faire se peut, incarnés le parti
de René Lévesque au cours des quarante
dernières années.***

tains tranche nettement avec l'optimisme et la ferveur des signataires de l'enquête réalisée en 1962, quand l'« *âge d'or* » de notre littérature était encore à venir. « *Lisez ce qu'écrivent nos "maîtres" aujourd'hui, ils vous persuaderont peut-être que la littérature est entrée dans l'ère du fantôme, du business as usual, qu'elle est gangrenée par la débandade éditoriale comme par la démocratisation d'une pratique jusqu'à récemment réservée à une élite* », écrit Catherine Morency. L'invitation est frondeuse et l'appel trahit une colère que la jeune auteure n'hésite pas à manifester, à faire « *apparaître clairement* » au nom de sa génération, refusant « *le miroir sans tain que nous tendent quelques intellectuels désabusés errant de tribune en tribune* ».

Au-delà de l'intérêt que peuvent présenter les textes signés par les auteurs de cet ouvrage collectif, et même si ces deux « générations » d'écrivains nous permettent de prendre la mesure du chemin parcouru par la littérature québécoise tout au long de ces quatre décennies, ce sont peut-être davantage les textes d'ouverture et de clôture de ce livre qui retiendront le plus l'attention, tant la présentation de Catherine Morency tient parfois du manifeste et semble à bien des égards se donner à lire comme une réponse à la « *Postface* » d'André Brochu. « *C'était le bon vieux temps... le temps de ma jeunesse* », écrit ce dernier, non sans nostalgie pour l'époque où il collaborait au *Quartier latin*. S'il serait réducteur de laisser entendre que ce texte étrange, ironique, caustique, tient tout uniment au regard nostalgique de son auteur, le jugement sévère que porte André Brochu sur la littérature contemporaine et le devenir politique du Québec laisse néanmoins poindre l'expression d'un ressentiment qui suffit à nous convaincre qu'il serait l'interlocuteur privilégié de Catherine Morency, celui à qui elle s'adresse par-delà quarante ans d'histoire. « *Tandis qu'André Brochu saluait en 1962 la générosité de ses "aînés", force est de constater que cette filiation intellectuelle souffre parfois d'anémie et que si quelques professeurs reprennent encore brillamment le flambeau que leur tendait Albert Le Grand, certains d'entre eux sont trop éteints pour inspirer les jeunes auteurs à raviver la flamme qui anima un jour la génération de l'Hexagone. Après nous le déluge? Eh bien, l'on ramassera les débris pour bricoler un avenir qui, faute d'être radieux, pourrait bien prendre "les formes et les couleurs que nous lui avions rêvées"* », écrit-elle, s'écrie-t-elle ultimement avec les mots de Roland Giguère (*L'âge de la parole*).

On ne peut que saluer le courage dont fait montre ici la jeune auteure, l'audace avec laquelle elle donne lieu, donne un lieu où puisse se manifester l'expression d'un conflit générationnel dont on attend encore trop souvent qu'il ait lieu. S'appropriant « *les formes et les couleurs* » d'un avenir auquel aura rêvé une génération qui n'est pas la sienne, elle rappelle aussi que les déluges annoncés font parfois place à des « *plages inédites* », laissant en partage de vieux rêves sur le sable. ●